

Lettre

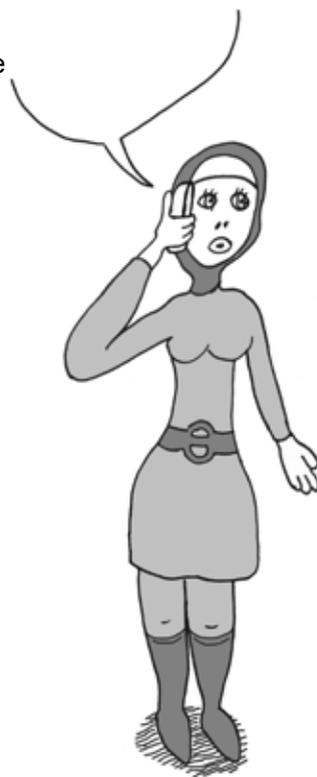
collection
TETE
AU
ARRI

d'un printemps qui dure ...



Abou Kooki à leditionde.ngaoundaba.com

Lettre d'un printemps qui dure



Abou Kooki

Lettre d'un printemps qui dure ...



Collection **Tête au carré**
leditionde.ngaoundaba.com



Certains droits réservés, selon la licence creative commons :
Toute autorisation de reproduire, distribuer et communiquer cette œuvre à condition de
1- ne pas la modifier, 2- reconnaître et citer l'auteur et l'éditeur,
3- ne pas utiliser l'oeuvre pour un usage commercial.
© 2010 leditionde.ngaoundaba.com,
Dépôt légal 3ème trimestre 2010
ISBN 978-2-9536623-0-6

Un très grand
merci à Rami et à
Anne qui ont effectué
une lecture attentive
et ont produit appuis
et conseils
judicieux...





Préface

J'ai reçu cette lettre du printemps, un de ces matins venteux et gris où l'on a tant de mal à émerger du lit. Cela faisait longtemps que je n'avais eu des nouvelles de cet excellent ami Kooki et c'était une promesse d'été fleuri. Ce fut donc avec une joie sans mélange que je dévorais sa missive.

Ne connaissant ces pays dont il me parlait, si ce n'est à travers le prisme trouble des médias, assez naïvement j'en partageais la lecture avec un ami syrien de passage. Ce dernier faillit s'étrangler d'indignation, tant il trouvait scandaleux qu'un diplomate, fut-il simple Consul Ordinaire, puisse afficher des tendances aussi pro-israéliennes. Connaissant mon Kooki, je décidais d'en avoir le cœur net et confiais alors la missive à une connaissance libanaise, un politicien chrétien assez connu. Celui-ci manifesta sa fureur avec plus de modération, mais sa retenue même m'impressionna plus que n'importe quel éclat de voix. Il trouvait ahurissant que je puisse lui faire lire des torchons tellement pro-islamiques...

Lettre d'un printemps qui dure ...

Paradoxalement, ces deux réactions opposées qu'accompagnèrent ensuite celles de plusieurs observateurs bien pensants de la région, m'encouragèrent à porter ce texte devant un éditeur pour en assurer une plus grande diffusion.

Il m'apparaissait en effet que le dessein de ce coquin de Kooki était tout simplement de présenter ce Levant paradoxal, riche d'une telle diversité et en même temps tellement rongé par toute cette satanée complexité. Le fait qu'il ait choisi simultanément plusieurs modes d'expression, un texte libre et des poèmes, mais aussi des caricatures et des bandes dessinées, montrait l'effort et la volonté qu'il avait fournis pour aller dans ce sens. Le fait que tel ou tel élément puisse éveiller l'irritation des uns ou des autres, et parfois de tous, montrait aussi le difficile (et peut-être impossible) équilibre d'une telle tâche...

Quoi qu'il en soit, pour moi son plus proche ami, je reste persuadé que cette lettre est un témoignage d'amour pour ces pays et leurs habitants et que si sa lecture est susceptible de déplaire c'est qu'avant tout elle cache beaucoup de vérités mais aussi une distance éclairée, plutôt amusée et surtout très tolérante.

*Hervé de la Moite-Motte,
Consul Général de France au Gratemoula*

Ahlan Wa Sahlan



Ah l'amour !





Excellence, Monsieur le Consul Général, Également, mon très cher ami,

Il est possible que de là-bas, de ce territoire occidental et moderne, il est possible que tu aies du mal à comprendre ce que je souhaite te partager. Aussi, exceptionnellement, je vais m'efforcer à la patience afin de te traduire ce que nous vivons ici et ce que nous vivons maintenant, dans ces moments parfois difficiles mais toujours merveilleux...

Cher ami,

Voici bientôt quatre ans que j'ai quitté les terres douillettes, dodues et européennes où tu te caches toujours, pour venir tout doucement m'assoupir, ici, au Levant, dans ce beau printemps qui dure.

Le temps est cependant venu de me secouer un peu, de balancer ma nostalgie et de reprendre la route. Je ne le regrette pas, au contraire.

Oui, voilà tu as compris, je vais partir très bientôt, sans regret, car il n'y a rien à regretter, si ce n'est ce pays tellement merveilleux...

Simplement, au moment de revenir un peu du côté de chez nous, je m'aperçois que je ne t'ai jamais conté mes expériences. Je ne t'ai pas partagé ce goût riche pour des terres arides, cette saveur un peu âpre de l'air iodé, pas plus que ces couleurs délicates les soirs de fraîcheur. Je ne t'ai pas non plus expliqué cette abrasion constante du quotidien qui rend pourtant si éclatant le soleil levant. Je n'ai rien dit, jamais, et m'en excuse.

Non, de tout cela je n'ai rien dit, je me suis contenté d'en savourer seul les couleurs fines et les brisures marbrées.

Voilà pourquoi, au moment de reprendre la route, je t'adresse cette lettre.

Comme tu le sais, ce pays dont je pars est le Liban, y ayant été nommé Consul Ordinaire par un merveilleux hasard, il y a de cela presque quatre ans.

Tu comprendras alors peut-être pourquoi je suis demeuré silencieux si longtemps, ton souvenir, pourtant, toujours vibrant dans mon cœur.

Tu comprendras et tu excuseras...
Si possible.

Printemps au Liban

Il fait très beau et l'air à vif,
Vibre.
Plus loin un soleil se reflète sur la mer.
Mille éclats métalliques...
Dans le ciel des oiseaux crient.
Encore.
Partout les odeurs ont explosé.
Encore ?
C'est le printemps sur Beyrouth,
Et le passant lui même s'étonne,
D'oublier parfois,
Sa peur.

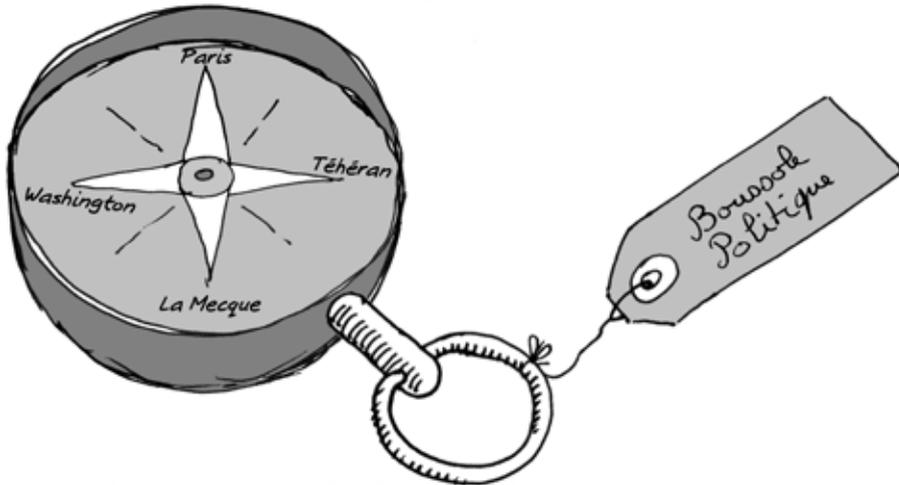
Beyrouth, le 9 mars 2007

Rendez-vous



Orient complexe





Incompréhension et complexité

Au siècle dernier, certain grand homme a affirmé s'être rendu dans cet Orient complexe avec pour seul bagage quelques idées simples.

Pour ma part, je serais bien incapable de me vanter d'un tel exploit.

Et voilà que je t'entends déjà ricaner !

Tout en étant homme et plutôt grand, je ne puis, comme tu le sais, être qualifié de grand homme. Et c'est probablement pour cela que, lors de ma toute première rencontre avec l'Orient, mes idées étaient aussi singulièrement embrouillées. Rassure-toi, elles continuent à l'être et suffisamment pour que je ne puisse m'en vanter !

Mon épouse avance une autre raison. Elle dit qu'arrivant seul, sans famille et à la fin d'une guerre, l'embrouillement ne pouvait qu'être raisonnable. Ne souhaitant pas la contredire, très simplement, je peux témoigner que lorsque mon avion a atterri à l'aéroport, il s'agissait du tout premier avion depuis la fin des bombardements israéliens de l'été 2006. Le pilote avait même baissé la fenêtre pour brandir un drapeau.

Outre le fait que je ne savais pas cela possible - ouvrir la fenêtre d'un avion ! d'où mon étonnement - cet évènement est resté pour moi pendant longtemps un motif de fierté.

Surprise et fierté donc...

Quant à l'embrouillement, évidemment le pays sortait d'une guerre. D'une guerre certes dont tout le monde parlait, mais aussi d'une guerre qui semblait ne jamais avoir existé. Étrange, n'est-ce pas ? et pas vraiment simple à expliquer !

Il faut pour comprendre se rappeler que la plupart des Libanais ont passé leur enfance ou jeunesse dans une guerre atroce, longue et civile. Rien à voir avec tes jeunes européens de moins de cinquante ans qui, de la guerre, n'ont connu que les superproductions américaines. Pour beaucoup, ici, la notion de guerre ne pose pas question. Elle est difficile, stressante, toujours horrible et douloureuse. Mais elle existe et fait partie de l'environnement.

A côté de cela, il faut souligner que lors de mon arrivée, j'ai eu quelques difficultés à comprendre qu'une guerre venait de se terminer. Pour l'effleurer, la voir et la toucher, il m'a fallu me rendre dans les zones bombardées des quartiers populaires de la banlieue sud. Bien entendu, j'étais le seul à le faire. Beaucoup de Libanais refusent de se rendre dans ces zones. Certains ne veulent surtout pas y voir la guerre et ses ravages, d'autres ne veulent pas rencontrer cet autre peuple, celui qui a été victime de ces bombardements, celui -qui pour beaucoup- en est aussi certainement coupable.

Ainsi on comprend très vite qu'il est tout à fait possible de vivre loin de toute guerre, presque sans même s'en rendre compte, tout en la frôlant tout le temps et toujours de très près. C'est cette possibilité, tout comme le choix de cet autisme social qui pour moi fut un des premiers étonnements de la découverte...

Mais c'est que le Liban est un autre monde, un monde magique que l'on ne peut pas inventer. C'est une autre réalité, bien différente de toutes celles que j'ai pu expérimenter dans l'Afrique profonde, dans l'Europe qui se veut subtile ou aux Amériques survoltées. C'est ailleurs. Définitivement un autre monde.

On ne peut par exemple pas inventer cette rencontre dans la banlieue sud avec ce jeune homme assis, seul sur une chaise en plastique et fumant paisiblement son narguilé au milieu des gravats laissés par les bombardements. Que fait-il là, sur ce tas de décombres, au milieu d'autres immeubles encore intacts ? Habite-t-il ici, dans ces ruines ? S'est-il seulement installé pour profiter du soleil ? Veut-il s'imprégner de cette ambiance apocalyptique ? Ou alors, fait-il partie des milices de ce diabolique Hezbollah et est-il là pour me surveiller ?

On ne peut pas plus inventer, à quelques kilomètres de là, sur une corniche qui n'a rien à envier à celle des Anglais loin dans ton sud tranquille, ces deux femmes voilées, la mère et sa fille qui se sont installées tranquillement sur des chaises légères de part et d'autre d'une table pliante et qui jouent aux cartes, le narguilé au bec, tandis que tout autour les badauds déambulent benoîtement sans même leur jeter un coup d'œil. Des femmes seules, voilées, fumant et jouant aux cartes dans la rue, est-ce quelque chose de si commun que personne ne s'en étonne ? Et quand je leur souris un peu gêné de les dévisager, avant de se replonger dans le jeu, leur réponse est une salutation gracieuse et paisible.

Enfin, on ne peut pas plus inventer cette ambassade de Suisse qui s'est nichée dans un immeuble juste au-dessus d'une énorme banque, une banque pour milliardaires dans laquelle je n'oserais pas même mettre un pied de peur de me perdre dans l'épaisseur de la moquette. Qu'est-il passé dans la tête du premier ambassadeur pour avoir choisi de s'installer là ? S'est-il senti un peu comme chez lui, rassuré dans ce pays où tout est possible, ce pays que l'on qualifie aujourd'hui encore de « Suisse du Moyen-Orient » ?

Je ne t'entretiendrai pas seulement de Beyrouth. Mon sacerdoce s'étend à tout cet Orient moyen, parfois proche, souvent plus lointain. Ainsi ai-je voyagé dans l'espace et le temps, parmi les cultures et les religions, dans des itinérances approximatives, tout autour du Liban, vers la Syrie, l'Égypte, la Jordanie, puis plus loin jusqu'en Iran, au Yémen et à Djibouti. A chaque fois j'ai soigneusement évité Israël, non par conviction, mais pour les raisons politiques liées à ma charge. Et si j'ai regretté de ne

pas avoir pu toucher au mur des lamentations, j'ai lâchement été heureux de ne pas avoir eu à composer avec mon intégrité lors de ces moments terribles et récurrents, de destruction, d'injustice et d'oppression dont tu as certainement entendu parler.

Le pays où j'ai le plus voyagé, la Syrie, semble à première vue plus calme que son petit frère libanais. Si tout y est pareil, tout y est aussi moins riche, moins extravagant et moins clinquant. Les immeubles, par exemple, y sont un peu moins hauts. Beaucoup de femmes y sont voilées, beaucoup plus. Mais qu'elles soient voilées ou non, beaucoup portent aussi des vêtements tout autant moulants et suggestifs, avec, seule petite différence, l'oubli de montrer le nombril.

La Syrie est donc plus authentique, plus proche de l'image que j'avais du Liban.

Le pays est aussi plus grand, plus varié avec ses grands déserts, ses plaines immenses et son Euphrate mythique.

La surprise est plutôt venue du décalage entre la très mauvaise image internationale que le pays véhicule et ce que j'ai pu y croiser au quotidien. Ainsi, rien de ce que j'ai pu y vivre ou y voir ne m'a semblé pire ou plus scandaleux que dans bien d'autres pays arabes du pourtour méditerranéen.

Mais j'anticipe.

La toute première fois où je mis le pied en Syrie, je me risquais à poser un pied dans l'axe du mal. Assez vite cette distinction devint tout à fait étrange. D'un côté de la frontière je m'engluais dans les tourments du Mal et de l'autre, par opposition, je flottais comme un bienheureux au cœur du Bien. J'ai ainsi fantasmé à rester un pied dans chaque camp, afin de parvenir à réunir ces deux extrêmes. Cependant, lorsque j'ai pu enfin me trouver dans cette remarquable position, très diplomatique au demeurant, aucune décharge électrique ne m'a parcourue, pas même un tout petit frisson. C'est que de chaque côté, les deux peuples sont très semblables. La langue est la même, la nourriture est tout aussi bonne et les femmes sont également jolies.

A Damas, beaucoup de Syriens me parlaient de leurs frères, sœurs, cousins libanais et bien entendu à l'inverse, au Liban, on m'évoquait continuellement l'autre famille,

de l'autre côté. Décidément, le mal était très bien caché.
Aussi, ayant adoré me rendre à Damas ou à Alep, j'ai très vite pris l'habitude de dire que « j'allais me faire un peu de bien dans l'axe du mal »...

Le Libanais

Hier, j'ai croisé un homme,
Qui fumait de là haut.
Il fumait sans feu,
Les yeux couvrant la braise,
Et la langue déjà chaude.
Un Libanais.

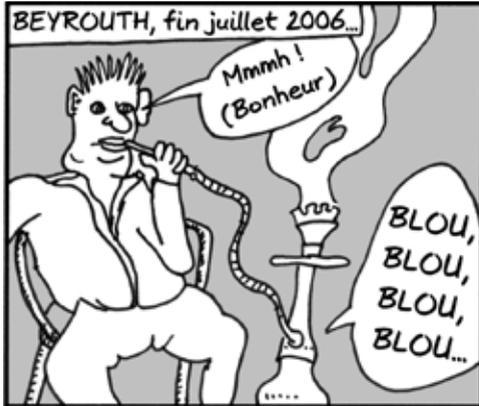
Lui ne m'a pas reconnu –
Dans son état !
Je n'ai bien sûr pas insisté,
Non, rien dit, rien fait.
Dans son état !
Moi, un étranger.

Nous n'avons rien échangé,
Pas même un regard,
Ni un sourire.
Lui, il fumait – beaucoup.
Moi je marchais – un peu.
Je l'ai croisé.

Pas lui...

Beyrouth, le 5 juillet 2007

Ma Fi Nara



Dialogue inter-religieux



Vie moderne



Débat télévisé



Le mariage



Les confessions



Diaspora





Retour dans notre mémoire, embrouillée

Il faut maintenant que je te raconte l'émotion.

L'émotion est venue de tous ces lieux de mémoire commune. Où que l'on aille, se trouvent empilées, couche sur couche, des traces phéniciennes, égyptiennes, grecques, romaines, byzantines, etc.

Songe ainsi que cette région a tout d'abord inventé l'agriculture, puis la roue, l'écriture et enfin les principales religions !

Déjà, les très nombreuses ruines romaines ou grecques nous lient et nous ramènent à tous ces édifices que l'on croise sur les nombreux rivages de la Méditerranée. Le théâtre de Bosra fait écho à celui d'Arles et les temples de Baalbeck ou de Palmyre nous rappellent que Jupiter et Bacchus ont aussi été vénérés ailleurs que chez toi.

Au-dessus de ces ruines, parfois construites avec des matériaux qui en proviennent, les églises et les mosquées les plus anciennes de l'humanité se côtoient. Les voix des muezzins viennent se perdre dans les clochers puis reviennent en écho dans

les minarets.

Plus loin, des châteaux sortis de votre Moyen-Age surgissent au détour d'une autoroute. Et c'est peut-être ce qui m'a le plus étonné, cette proximité oubliée avec les chansons de geste. Un peu comme si j'avais intégré que la féodalité était uniquement constitutive de l'espace européen, alors que les mêmes traces existent ici, à la fois semblables mais aussi parfois plus abouties, plus raffinées.

Entre ces différents témoins, des maisons arabes ou coloniales et des palais du XI-Xème siècle restent en ruine depuis la guerre civile. Rares, un peu tristes et de plus en plus seuls, ils sont comme étouffés au milieu d'immeubles neufs, gris et mornes qui poussent trop vite.

Enfin, il n'y a pas que les pierres qui nous parlent. Les livres aussi. De partout émergent les traces de ces voyageurs mythiques dont les noms ont façonné notre éducation pour partie commune et surtout francophone. Rappelle-toi ! Ce sont d'un côté Lamartine, Chateaubriand ou Renan et de l'autre Bonaparte, Churchill ou De Gaule, pour ne citer que les plus célèbres.

Je ne sais pas si tu es déjà revenu dans des endroits où tu as habité étant petit. Moi, j'ai eu la chance de le faire et je me suis retrouvé dans un lieu étrange. Un lieu construit par le jeu d'une mémoire qui reconnaît des indices mais ne sait plus vraiment ce qui a bien pu changer. A ce jeu de flou et de trouble dans lequel surgissent des éléments oubliés, on ressent une étrange émotion faite à la fois de retrouvailles et de décalage.

Ici, c'est pareil. C'est pareil, à la grande différence que je n'étais jamais venu physiquement dans ces pays. Ce qui est semblable, c'est de retrouver la mémoire d'une grande partie de ce que j'ai pu lire et entendre sur ces pays. Tout d'un coup ces événements, récents ou beaucoup plus anciens qui étaient pour moi fort éloignés mais présents, ont fait sens et se sont trouvés reliés entre eux par ce jeu d'une mémoire collective que j'avais le privilège et l'émotion de revisiter tout seul.

Ainsi par exemple, dès mon arrivée j'ai arpenté la vallée de Nahr el Kalb. Un lieu de mémoire s'il en est !

Cette petite vallée, située non loin de Beyrouth et coupant le chemin côtier du Nord, constituait l'axe de communication le plus facile pour aller à Damas. Aujourd'hui cinq à six ponts enjambent la petite rivière qui s'écoule dans le profond de la vallée. Il y a le pont de pierres sèches, à la ligne si pure, construit par Saladin, il y a ensuite le pont turc en bonne pierre de taille bien solide, il y a aussi le pont rouillé du chemin de fer australien et il y a enfin tous les ponts de béton des autoroutes des temps modernes.

Mais tous ces ponts ne sont rien, car cette vallée est célèbre pour ses vingt-deux stèles taillées à même la roche. Toutes ces stèles, dont les plus anciennes portent des caractères hiéroglyphiques et cunéiformes, témoignent de ce que la région fut depuis la plus Haute Antiquité à la fois un lieu de passage et de déchirement.

Il est fascinant de constater qu'aujourd'hui, presque plus personne n'emprunte cet ancien chemin de Damas. Cette antique voie, si souvent suivie par l'histoire, est devenue une impasse. En revanche, les ponts modernes continuent à faire traverser des flots de voyageurs très pressés qui plus jamais ne s'arrêtent.

Paradoxe, évolution, modernisme ? C'est surtout un symbole de cette région où l'on vit désormais à l'heure du monde mais où les pierres sonnent toujours et résonnent (raisonnent ?) encore des millénaires passés.

Cette mémoire, ce sont fils tendus à travers le temps. Chaque nouveau voyage dans cette grande région n'est que découverte de nouveaux fils, toujours plus improbables mais qui toujours me ramènent à notre mémoire commune. C'est ainsi que me rendant en Iran, je suis allé visiter Persépolis, la capitale des empereurs perses. Alexandre le Grand, celui-là même qui avait traversé en vitesse le Liban et fondé Alexandrie, s'y était rendu il y a vingt-quatre siècles pour tout mettre à sac. Ailleurs, à Pétra, je retrouvais la Bible et ses Nabathéens, mais aussi les Romains et les Byzantins. Ailleurs encore, à Alexandrie justement, je trouvais d'autres fils de la grande tapisserie. Je prenais le café dans le QG anglais où s'est organisée la lutte contre Rommel, le fennec du désert, dont j'avais croisé des tanks éventrés dans une autre vie, non loin de la frontière tunisienne, en Libye.

Lettre d'un printemps qui dure ...

Tu pourras comprendre que tout cela pour moi est fort étrange, souvent touchant, toute cette mémoire collective accrochée à des détails du paysage et qui nous relie aux temps passés, à tout ce qui a fondé notre civilisation occidentale... Car finalement, ici tout est lié et surtout tout est en relation avec notre patrimoine, nos civilisations. Tout est lié, mélangé. Le présent y côtoie tous les passés, les dix confessions chrétiennes fraient avec les cinq musulmanes et arrêté à un feu rouge, dans la même décapotable conduite par un jeune caché derrière ses lunettes de soleil dernière mode, quatre jeunes filles voilées ou non et plus ou moins vêtues s'agitent sur une musique trop forte et peut-être trop moderne.

L'heure sourire

Partout poussent,
Des cactus de béton.
Au-dessus,
Un vol mécanique,
De pigeons de plastique,
Cherche garage pour la nuit.

C'est l'heure sourire,
Quand la lumière rose,
Rencontre ravie
Un bleu tout pâle,
D'un soir en trombe.

C'est l'heure sourire,
Où maints détails,
Sont précisés et dévoilés,
Impitoyables de vérité.
Les dents sont blanches,
Et acérées...

C'est l'heure sourire,
Haut sur le balcon,
Nous décomptons
Les verres d'arak
Et les cactus ;
Ceux qui fleurissent,
Ou poussent encore.

*Entre Beyrouth et Paris, le 17 juin
2009*

Le libanais



Le cèdre éternel



Vente d'antiquités



Touristes et tourisme



Chinoiseries



Marchand de tapis





Une ville détonante

Maintenant, il faut comprendre et peut-être que j'explique, que je réside et travaille avant tout dans la grande ville de Beyrouth.

Que voilà une ville (d)étonnante !

Pour l'étranger que je suis, il n'existe aucun schéma qui rende la ville compréhensible. Aucune organisation visible, intelligible ou structurante. La ville est sauvage, dans un sens premier. Il s'agit d'une forêt que nul jardinier ne contrôle ni ne maîtrise. La ville pousse. Elle croît, recouvrant et effaçant des millénaires de constructions de pierre, changeant de face dans des temporalités biologiques.

Ainsi, l'appartement où j'ai emménagé en famille avait au tout début une séduisante vue sur le mont Liban. Pendant quatre ans, cinq nouveaux immeubles sont venus occulter par morceaux la belle vision. Progressivement nous avons échangé le mont Liban contre des vues plongeantes et bruyantes sur des travaux avec des cohortes d'ouvriers syriens travaillant dans des conditions précaires. Ensuite ce furent des

vues sur des immeubles vides et luxueux et finalement des vues sur des immeubles habités et animés.

Beyrouth est donc une ville vivante. Laisseée à elle même, elle grandit, elle bouge, elle change. Un des effets directs est qu'il est fort agréable d'y vivre. C'est tout d'abord une ville de service où tout peut être trouvé, commandé et délivré à domicile. Tout. Le téléphone portable y fait donc des merveilles. Mais c'est aussi une ville très sûre où il n'existe aucune violence urbaine. Pas ou peu de voleurs, pas de cambriolage, pas de vol à main armée... Paradoxe de l'image d'insécurité véhiculée à l'extérieur, l'étranger qui y vit, s'y sent à l'aise, décontracté, en confiance.

Malgré tous ces attraits ce n'est certainement pas une belle ville. Au contraire ! Au bout de trois mois de séjour, alors que j'étais en déplacement à Paris, je me suis soudain aperçu de la beauté de ta capitale. Vous autres, les Français vous possédez un véritable joyau et pour moi, venant de Beyrouth, le choc a été considérable. Il s'est ensuite renouvelé, à peine atténué, à chacun de mes séjours chez toi.

Résumer Beyrouth à une ville vivante, plus confortable, plus sûre mais moins belle que les capitales occidentales est cependant aller un peu vite en description. Le fonctionnement au jour le jour de cette capitale est aussi très différent de ce dont vous, les Occidentaux avez l'habitude.

On peut sommairement ramener toute ville, où qu'elle soit située dans le monde à trois espaces. Le premier espace est l'espace public. Il est essentiellement horizontal. C'est la rue où circulent les véhicules et les personnes avec une séparation nette entre chaussée et trottoir. Le second espace est généralement privé. C'est l'espace du bâti qui se développe à la verticale et qui est constitué d'immeubles et de maisons. Ce deuxième espace peut présenter une transition, une interface entre le privé et le public, au travers d'espaces mixtes comme les magasins ou les zones communes des immeubles. Ces deux espaces en délimitent un troisième, aérien, parfois colonisé par des affiches, des fils électriques ou même complètement obscuré par des voûtes ou des portiques.

Dans votre assez vieux monde, très pacifié et pacifique, ces espaces sont plutôt

strictement délimités et leur usage est assez clairement codifié. Ainsi, les voitures doivent suivre les sens uniques, s'arrêter aux feux lorsqu'ils sont rouges et éviter de monter sur les piétons. Ici, dans ce très vieux monde, ni tout à fait pacifié, ni tout à fait pacifique, les espaces publics sont un lieu de confrontation perpétuelle tandis que les espaces privés vivent leur vie, quasiment sans contraintes. Voilà certainement ce qui interpelle en premier l'Occidental en visite. Les signes extérieurs sont les mêmes, avec des rues et des trottoirs, des panneaux indicateurs et des feux rouges correspondant aux règles internationales. Mais en réalité les sens interdits ne le sont jamais complètement, les feux les plus rouges ne sont, au mieux, que légèrement mûrs et les trottoirs servent plus à garer les véhicules qu'à favoriser le passage des piétons.

Dans l'espace public, la première confrontation est donc celle du piéton avec l'automobile. Restes probables de la guerre civile, restes inconscients de ces temps où marcher revenait à provoquer le tireur embusqué, dans Beyrouth personne ne marche, ou plutôt, personne d'important ne marche. La marche est réservée à tous ceux qui n'ont pas les moyens d'avoir un véhicule ou de se faire conduire en véhicule. Ce sont les ménagères philippines ou éthiopiennes, les concierges sri-lankais ou encore les ouvriers syriens. Ce peut être aussi quelques touristes égarés ou quelques visiteurs un peu perdus. Mais aucune personne normalement intégrée et socialement sérieuse ne peut vraiment marcher dans Beyrouth. La confrontation entre le piéton et la voiture, qui physiquement est déjà défavorable au piéton, devient donc singulièrement désavantageuse pour ce dernier. Il doit s'effacer devant la voiture, ne pouvant se prévaloir du droit du plus fort, ni physiquement ni socialement. De partout prioritaires, les véhicules débordent alors de la chaussée. Nulle zone piétonne n'existe réellement. Pour se garer, les automobiles envahissent les trottoirs et, forts de leurs droits, y écartent à coups de klaxon impérieux les piétons. L'espace public est aussi le lieu d'une seconde confrontation. C'est celle du privé et du public. Ainsi par exemple, tous les endroits exploités par des intérêts privés comme les restaurants ou les commerces, ont tendance à s'approprier les trottoirs

à travers ce que l'on nomme les « valets parking ». Ceux-ci, en échange d'un pourboire, prennent en charge votre voiture devant le restaurant, l'hôtel ou le commerce où vous vous rendez. Ils s'occupent de garer votre voiture et de vous la rendre dès que vous la réclamez. Ce faisant, il est quasiment impossible de garer soi-même sa voiture dans les quartiers les plus animés, là où se trouvent la plupart des restaurants. C'est que les trottoirs et toutes les places sont quasiment réservés par les nombreux groupes de valets parking. De fait, il s'agit d'une sorte de privatisation de l'espace public à des fins commerciales privées. Cela fait bien sur partie du charme de cette ville où il est très confortable pour une somme modique de ne pas avoir à trouver une place, de ne pas se soucier de se garer, de ne pas devoir marcher, etc. Mais d'un autre côté, il est aussi tout à fait irritant dans cet espace normalement public de se heurter sans cesse à des intérêts particuliers.

Dans cette confrontation, où le privé s'étale sans vergogne, l'État est obligé d'user de moyens forts. Dans ce pays où le paysage humain est si fragmenté, les hommes, c'est-à-dire les policiers ou les militaires ne semblent pas les instruments adéquats. Ils sont susceptibles d'être circonvenus, ou (pire ?) d'être soupçonnés de le devenir. L'État ne passe donc que rarement par ses pandores pour faire respecter la loi urbaine. J'ai souvent vu des policiers regarder sans sourciller des automobilistes s'engouffrer dans des sens interdits ou griller des feux très rouges. Imagine ! On ne peut rencontrer cela dans aucun autre pays du monde... J'ai déjà indiqué combien les instruments classiques, comme les feux et les panneaux, ne suffisaient pas. Dans ces conditions, l'État utilise sa force brute pour faire respecter sa loi. Il contraint la circulation et les déplacements par des obstacles lourds qu'il est le seul à pouvoir placer et déplacer. C'est ainsi que des blocs massifs de béton empêchent les voitures de se garer sur certains trottoirs, interdisent de faire demi-tour sur des voies de grande circulation ou canalisent la circulation autour de certains ronds points.

Si tu ajoutes à ces très nombreux blocs, des barbelés, quelques tanks et des patrouilles de soldats destinés à présenter une image de sécurité (ou de contrôle sur la sécurité), tu obtiendras alors un paysage urbain tout à fait particulier et finalement

bien différent de celui dont tu as l'usage.

Monde minéral

Monde minéral aux éclats de néon pressé,
De fer et de verre stressé,
Les tours se poussent, tellement serrées,
Pour s'incliner – peut-être –
Vers cet avenir un peu trop accéléré.
Le passé est enfoui, rongé par les déchets.
La mémoire s'enfuit, maladie instantanée.

Monde minéral, si peu de vie, peu de joie,
Mais des aspérités, froides...
Avec le seul espoir, une pause,
Pour reprendre un souffle,
Un souffle laborieux,
Car désormais,
Assisté.

En regardant Beyrouth qui veille, dans l'attente du Fitr, ce 30 sept 2008

Ministres



Déclaration juteuse



Le concierge



Ville bruyante



L'école française



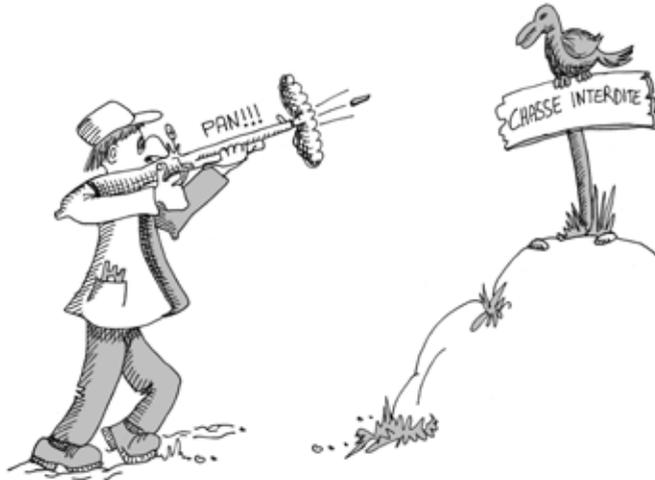
Un brillant avenir



Ecosystème urbain



En sécurité et plus encore !



En sécurité et plus encore !

En dépit de tout cela, tu l'auras compris, j'aime cette ville. J'aime ce pays... et je ne suis pas le seul. Tous les étrangers de passage en font de même. Je n'en ai pas accueilli un seul qui ne soit arrivé la première fois, incertain, hésitant sous le poids des rumeurs et qui ne soit reparti, des étoiles au fond des yeux, se jurant de revenir...

Pourquoi ? Je t'ai déjà dit l'émotion de la mémoire. Ici, on s'en vient en visite, un peu comme chez des cousins lointains. On arrive comme en famille dans un lieu où tout semble connu et où, pourtant, tout est étranger. Il s'agit d'un ailleurs où la différence est immédiatement perçue tout en restant digeste et donc, très rapidement, source d'enrichissement et d'émerveillement.

Toi-même, si tu n'avais pas été si fichtrement casanier, tu m'aurais rejoint ici et tu serais tombé sous le charme...

Ou est-ce plutôt que comme beaucoup, tu avais peur ?

Il me faut alors te parler de la peur.

Il s'agit d'un sujet très sérieux et même grave que l'on ne peut pourtant que prendre en riant, tellement il est difficile de le vivre autrement. La peur de l'attentat, la peur de la guerre, le terrorisme. Et en ombre sinistre, omniprésente, la question de la sécurité.

Comme tu le sais, toi qui es tellement occidental, la sécurité est l'arme des démocraties pour que le peuple croit s'imposer ce qu'il ne veut pas forcément. De même, le principe de précaution est le bon chemin pour ne rien faire alors que les circonstances exigent que toujours plus soit fait.

Parlons alors des risques et de la perception de ceux-ci.

Certains comparent le Liban avec ton île française, la Corse. On nous dit que ces deux terres ont en commun une superficie proche, une géographie montagneuse et côtière très semblable et un même climat méditerranéen. Seule la population en est assez différente puisque le Liban est 15 fois plus peuplé. Une autre différence porte sur les attentats terroristes. Il y en aurait plusieurs par mois en Corse contre, beaucoup, beaucoup moins au Liban. Ainsi lorsqu'en septembre 2007, ton premier ministre français s'est rendu dans la belle île, il y a été accueilli par deux attentats. De même et contrairement à ce que l'on peut imaginer, il y a beaucoup moins de morts par attentat au Liban qu'en Corse. Bien sûr tous ces décès sont pour la plupart des assassinats « mafieux » tandis qu'ici, au Liban, les raisons en sont « politiques ».

Va savoir pourquoi, parfois je ne saisis plus trop la différence !

Quoi qu'il en soit, il ne viendrait jamais à l'idée à aucun Français, Anglais ou Belge de ne pas passer ses vacances au bord de la mer Corse, alors que la plupart hésitent beaucoup à faire de même au Liban.

Cela te fait sourire ? Pourtant, il s'agit de la même mer et du point de vue statistique, les risques y sont sensiblement moindres au Liban ! Le vrai risque est plutôt de disparaître dans un accident de la route. Si l'on s'en remet aux statistiques officielles, sur les quatre années que j'ai passées dans ce beau pays, j'ai risqué quarante fois plus de disparaître sous les roues d'un chauffard que dans une explosion hors de propos.

Mais j'ai aussi compris que les ressorts émotionnels dans les deux situations sont radicalement différents. Ainsi, dans les périodes troubles, j'ai souvent entendu des amis ou des collègues me dire « tu te rends compte, je suis passé hier à cet endroit où il y a eu la bombe ; cela aurait pu m'arriver à moi ! ». Ces mêmes personnes, passant cinq minutes après un terrible accident et jetant un coup d'œil aux corps sans vie allongés sur la chaussée ont simplement une pensée pour les malchanceux. C'est dire que le risque n'est pas perçu de la même manière.

Il faut, pour que tu comprennes, te rapporter l'atmosphère pesante sur le Beyrouth de ces années grises. L'accident de la route est, dans son terme même, un accident. Il est dû à un chauffard, un imbécile ou un inconscient. L'attentat est lui téléguidé, il répond à un but malveillant, à des objectifs pernicieux, il correspond à une volonté de terreur. L'un est médiatisé l'autre non, l'un est pointé du doigt par les politiciens, l'autre est soigneusement caché. Aussi et en dépit des statistiques, l'individu se sent toujours visé et vulnérable à l'attentat mais jamais à l'accident.

Ici, les responsables de la sécurité ont parfaitement intégré cette dimension émotionnelle, que ce soit intentionnellement, ou inconsciemment. Les vrais professionnels, ceux qui ont compris que les risques étaient faibles, se servent de la disproportion psychologique de perception afin d'imposer leurs buts. Dans certaines organisations internationales, par exemple, le niveau élevé des risques détermine directement le montant de la prime que touchent les expatriés. Ainsi les responsables de la sécurité de ces organisations, eux-mêmes expatriés, n'ont aucun intérêt à abaisser les niveaux de vigilance. Comme il n'en va pas de même dans notre modeste consulat, tu comprendras que nous avons été bien plus raisonnables sur ce plan.

D'autres, moins professionnels ou moins aguerris, se laissent prendre dans ces spirales psychologiques où tous croient que le monde va s'enflammer. La peur est alors le seul guide, une peur qui paralyse, qui retarde et qui bloque toute action. Plus personne n'ose sortir de chez soi, plus personne n'ose voyager, la vie semble s'arrêter et s'arrêtant elle auto-entretient la peur. Les uns ont peur car ils voient les mesures de sécurité étalées, les autres parce qu'isolés par ces mesures destinées à

les protéger, ils ne peuvent plus accéder au monde réel. Difficile dans ces conditions de savoir où l'on en est !

J'ai tiré de ces événements de belles leçons de vivre. Toutes ces questions sur la sécurité, témoignent de notre difficulté face à l'incertitude. Toute mesure de protection a un coût, pas seulement financier, et ce coût est de plus en plus lourd au fur et à mesure que l'on renforce les mesures. En contrepartie, toute mesure peut être contournée, de plus en plus difficilement, mais toujours, il se trouvera des failles. C'est ainsi que de sinistre mémoire, le convoi lourdement blindé et soumis à des procédures sécuritaires strictes de feu le premier ministre Hariri n'a pu échapper à l'attentat en février 2005.

Dans cette incertitude – suis-je une proie potentielle ou même accidentelle et jusqu'où iront les terroristes ? - il est très facile de radicaliser son comportement et de ne faire que renforcer toujours plus les mesures de sécurité. L'escalade est presque sans fin, cela va jusqu'à cesser tout mouvement, à s'enfermer dans une bulle hautement barbelée et ne plus circuler. L'environnement social peut très fortement participer à cette spirale. En renvoyant les peurs, par un effet de miroir la situation semble très vite se dégrader et s'amplifier.

La seule manière de survivre à cette petite mort que l'on s'inflige sans vraiment y réfléchir, la seule façon, c'est d'essayer de raison garder et pour cela se raccrocher à des éléments qui font sens. Il faut comparer, mesurer, essayer de mettre en perspective.

La comparaison avec la Corse, avec toutes les limites que l'on peut y mettre, est un exemple de ce processus de prise de distance. Un autre exemple de réflexe salutaire est de se demander si l'on connaît des gens qui ont subi directement ou indirectement les problèmes que nous venons d'évoquer.

Ces questions sont assez générales et peuvent d'ailleurs s'appliquer à d'autres situations que nous vivons. Ainsi, en est-il par exemple de l'emballement médiatique lié à la fièvre porcine. On nous a par exemple affirmé qu'elle serait 100 fois plus mortelle que la grippe saisonnière. Mais quel est le sens de ce chiffre ? Est-ce encore du

En sécurité et plus encore !

terrorisme sécuritaire ? Moi en tout cas, je ne connais personne qui en soit mort...
Quoi qu'il en soit, je pense qu'il nous faudra nous habituer à ces crises émotionnelles
mondiales, dans lesquelles le politique et le médiatique viennent prouver (trouver) la
justification de leur existence.

Étoiles radicales

Sillon saignant,
Ce soir une lune monte
Ou bien descend,
Dans ciel où d'autres,
Jaunissent :
Étoiles écœurées,
Écartées et triées.

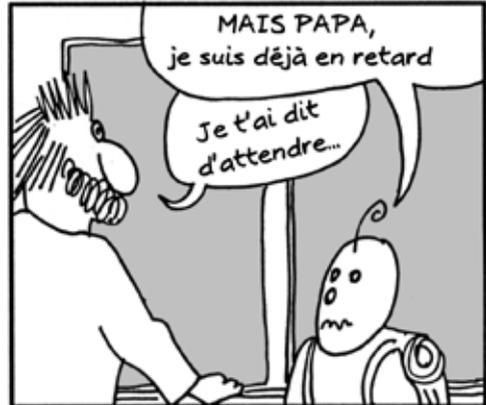
Sillon saignant,
Ce soir une lune peine,
Quand sur le toit
De la tour pointée,
L'ombre d'une grande épée
Est plantée -
Au cœur.

Sillon saignant,
Ce soir une lune tombe,
Des cloches raisonnent,
Des chœurs sonnent.
Disparues :
Mes étoiles effacées,
Des gommées, explosées !

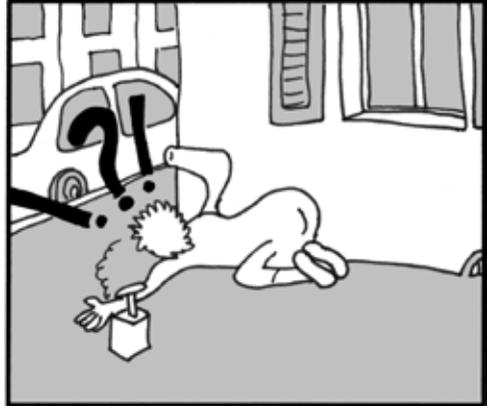
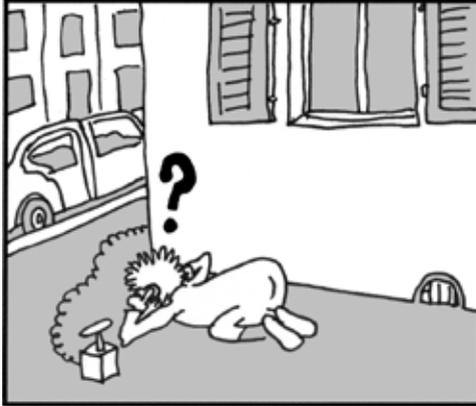
Sillon saignant,
Une autre est rouge.
Rouge !
Quelle tristesse,
Étroites religions,
Où sont les hommes ?

Beyrouth, le 12 mars 2009

Attentat



Encore un attentat !



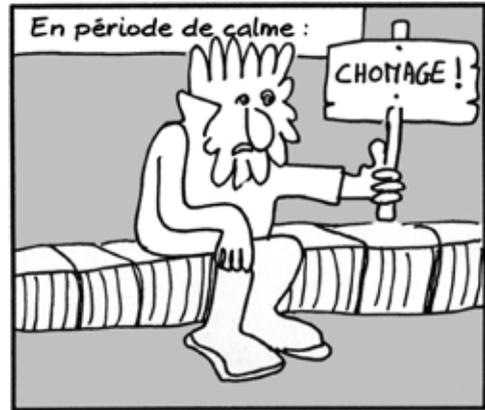
Réalisme ...



La milice



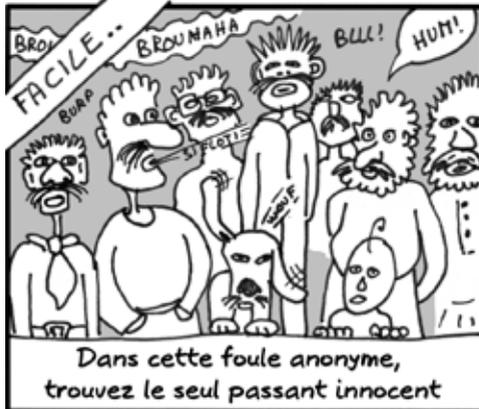
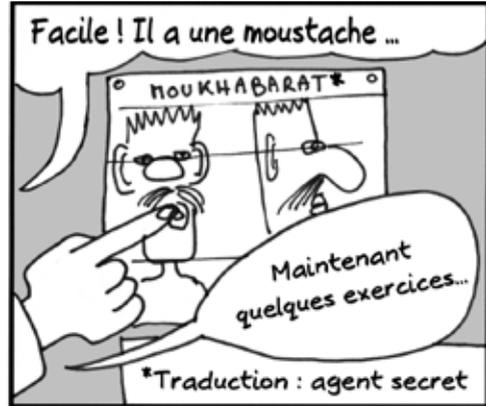
Les petits métiers



La FINUL veille ...



Les services secrets





Au pied des pyramides

C'est dans ce contexte sécuritaire que j'ai été amené à croiser les hauts fonctionnaires. Très divers dans les extrêmes, souvent d'une redoutable intelligence, ce sont malheureusement eux qui sont en charge des questions de sécurité. Qu'ils soient américains, français, européens, plus rarement libanais ou syriens, ils se ressemblent tous. Ils sont, pour beaucoup, incroyablement arrogants, obtus et obstinés.

Pour moi, ce fut une révélation : la déformation institutionnalisée du pouvoir.

Il faut que tu imagines, car nous, dans notre monde du quotidien, nous ne côtoyons jamais ces êtres-là. Ils sont de tous les pays, de toutes les civilisations, de toutes les confessions. Ils représentent démocraties et dictatures pèle-mêle, Est et Ouest emmêlés, Nord ou Sud confondus. Ils se ressemblent tous. Ils ont le même comportement, hautain et méprisant.

C'est incroyable. Ce sont les derniers magiciens, ceux dont le verbe peut encore créer le monde.

Imagine ces êtres isolés au sommet d'une pyramide de pouvoir. Peut-être encore plus isolés ici pour des raisons de sécurité et à cause de l'étroitesse de leur pyramide.

Intelligents, ils pensent le monde. Arrogants, ils croient le comprendre. Obtus, ils n'écoutent pas les échos contradictoires. Méprisants, ils méprisent ceux qui ne sont pas de leur pensée, de leur avis, tous ceux qui se trouvent au pied des pyramides. Comme tu le comprendras, ils se trompent souvent, mais cela n'est pas grave. Personne au-dessous, dans la pyramide, n'ose le leur dire, tout le monde s'évertue à exécuter leur ordre, leur verbe, tordant pour cela le bras de la réalité. Et c'est pourquoi leur verbe est création.

En général cela fonctionne, du moins en apparence, même si les résultats à plus long terme sont souvent étranges, parfois désastreux.

De temps en temps, le décalage avec le réel est trop fort et l'échec devient visible. Mais là encore, la pyramide magique fonctionne et la responsabilité dégringole l'édifice, jusqu'à retomber sur les têtes les plus humbles, celles qui se sont le plus engagées pour alerter, prévenir, colmater les brèches...

Imagine combien j'ai pu souffrir de ces gens-là, moi, petit fonctionnaire ridicule, nommé par hasard sur ce poste anecdotique de Consul Ordinaire. De par mes fonctions, j'ai été de suite et nécessairement en contact, avec cette caste. J'avais en outre dans mes bagages le tort d'une pensée indépendante, éloignée d'un stricte modèle pyramidal, accusée d'être rebelle. C'est ainsi qu'alors que je devais communiquer, immédiatement la discussion fut suspendue. A mes arguments, ne m'a été répondu que du mépris et dans cet échange asymétrique la parole m'a rapidement été confisquée.

Je le comprends maintenant, il s'agissait d'une simple tactique de défense. Car le verbe magique du haut fonctionnaire ne peut être nié, ce serait nier le monde qu'il construit autour de lui et donc nier sa propre réalité, la justification de son existence et finalement son existence même.

Aussi la communication est nécessairement refusée. Il n'y a pas d'espace pour

Au pied des pyramides

échanger, comprendre, s'ajuster, aucune possibilité. Ce fut le cas, entre autre, pour les questions de sécurité. La discussion fut impossible parce qu'il n'y avait rien à discuter. En face de moi, réputé incompetent sur ces questions sensibles, l'autre possédait des informations très graves, mais qu'il ne pouvait me communiquer... pour des raisons de sécurité.

La soumission aux arguments d'autorité, l'alignement sur la pensée dominante, l'obéissance aux ordres sont les seules solutions à côté de l'évitement et de la fuite. J'ai choisi ces derniers dès que je l'ai pu.

Le résultat ubuesque est le règne de l'entropie. Tout est gelé, aucun mécanisme démocratique ne peut s'exprimer, et au final, le haut fonctionnaire peut déclarer «Vous pouvez dire ce que vous voulez. Mon bilan est clair ; il n'y a eu aucun compatriote assassiné, aucun enlèvement, aucun blessé même. ».

Et c'est vrai, il n'y a eu aucune victime. On a envie d'applaudir à deux mains à cette sublime escroquerie intellectuelle. La lune n'est pas non plus tombée sur Beyrouth, il n'y a eu aucun tsunami ni aucune éruption de volcan. La terrible pandémie de grippe n'a tué aucun expatrié. L'affirmation comme quoi personne n'a eu à souffrir des événements suggère très habilement que c'est grâce aux actions (non) entreprises que tout cela a été évité. Inversement l'occurrence de nombreux morts aurait également justifié toutes les mesures les plus extrêmes. Quelques soient les résultats, la pyramide peut annoncer « avoir fait le maximum ».

Ce qui est alors intéressant, c'est qu'en quelque sorte la boucle est bouclée. Par nature, la pyramide ne peut être renversée.

Orient moyen

Le soleil froid,
Fait un sourire bien dur,
Montrant ses dents – de pierre,
Mordant dans la dentelle
De lointains si proches.

L'horizon est aiguisé, affûté
Qui d'un geste tranche les perspectives,
Et puis s'attendrit.
L'horizon est moyen :
Nous sommes en Orient.

Fardé de bleu pâle,
Si net,
Qui se fait brutal, griffé de cyprès.
Ce bleu s'emballe
Sans seulement une concession,
Pas même aux oliviers,
Pourtant presque rangés.

Beyrouth, le 30 avril 2009

Sans papier ...



Le visa



La FINUL



Regain de religion



Cadeau de Noël



L'heure pharaon

Ah oui ! Il faut aussi que je te partage notre chemin.

Arrivant de France, nous sommes venus au Liban par la route humaine et ancienne qui longe la Méditerranée, celle-là même qu'empruntèrent les Romains, les pèlerins chrétiens ou encore les Croisés. Nous avons ainsi traversé les Alpes et transhumé pendant vingt et un jours, le long des eaux chaudes et bleues.

Bien sûr, tu sais le voyage moderne, celui qui emprunte l'avion. C'est voyage qui n'est pas vrai déplacement. Sous couvert de vitesse, il n'est fait que d'attentes brisées d'accélération. C'est d'ailleurs tout exprès pour ces voyages que des salles d'attente ont été inventées dans nos aéroports et toutes nos gares. Car paradoxalement, l'attente permet, très économiquement, d'aller plus vite. Mais c'est que le voyage moderne n'est plus que transhumance profitable pour troupeaux hébétés où les lieux d'attentes se déclinent en gigantesques étables adaptées au regroupe-

ment, au tri et à la consommation. Même les transports, avions, trains ou bus sont devenus salles d'attentes affairées où il importe de calmer et d'occuper les mammi-fères en mouvement...

Je peux te vanter que notre voyage a eu un visage plus humain. Nous étions notre seul guide et notre cheminement fut linéaire et progressif.

La surprise est pourtant venue des discontinuités. Contrairement à ce que nous avions imaginé, le changement n'est pas arrivé de manière progressive. Il a surgi brutal de chacun des onze pays que nous avons traversés. Les premières mosquées sont ainsi apparues du côté de l'Albanie. Puis elles ont disparu en Grèce avant de revenir toutes seules, sans églises, en Turquie. Enfin, juste après, en Syrie, églises et mosquées se sont retrouvées.

On pourrait aussi évoquer d'autres changements subtils comme pour la cuisine où, après les ruptures françaises et italiennes nous avons assisté à de petits changements et à des glissements somptueux autour de la tradition turque, que ce soit en Grèce, en Turquie et plus profondément en Orient. Mais de cela je t'entretiendrais plus tard.

Ce furent donc des évolutions, mais aussi une grande continuité qui a fait que nous n'avons jamais été vraiment surpris par la différence. Au contraire, nous sont revenus, par lambeaux, des bouts de notre mémoire commune.

Encore la mémoire ! Décidément...

Mais ce ne fut pas un retour dans le temps, pas un voyage à travers le temps. Non, bien au contraire, nous sommes constamment restés ancrés dans notre monde moderne et actuel. Mais en même temps, si je puis dire, partout nous avons rencontré des traces romaines ou grecques. Souvent du byzantin, du français ou de l'italien. Et puis surtout ce turc presque omniprésent. Presque omniprésent. Car la langue turc a disparu de cet immense espace où elle s'était déployée pendant cinq siècles. Plus loin, et beaucoup plus tard, plus brièvement aussi, nous avons prolongé ces voyages familiaux et humains.

Nous nous sommes rendus aux sources des pharaons, au pays des pyramides où

L'heure pharaon

nous avons descendu le grand fleuve. Descendu ou remonté, jamais nous ne nous sommes vraiment accordés sur ce point. Mais nous avons navigué le long de cette étrange et simple géométrie. Car là-bas, au pays des anciens dieux, le monde est linéaire. Il s'organise le long du fleuve que l'on peut parcourir dans un sens, suivant le vent ou dans un autre, préférant le courant.

Un trait, une ligne, c'est le Nil. Aux alentours, rien ou presque, le désert. Faire cartographe à cette époque devait être plutôt simple.

Dans cet espace à une seule dimension, j'ai cru comprendre un concept stupéfiant: le temps ternaire.

Attends un peu que je m'explique, car il s'agit d'une notion à la fois simple, grandiose et en même temps presque magique. On pourrait l'appeler le temps des pyramides, l'heure des pharaons.

C'est lié, bien sûr, au dieu androgyne du Nil, Hâpy, et à tous ses débordements généreux. En ces temps et chaque été, la crue apportait le limon noir permettant à la vie de se répandre au milieu du désert. Le temps se divisait alors selon le même rythme, les plantations, les récoltes et ensuite les inondations. Deux périodes de travail, où les hommes étaient actifs, une période de repos où les Dieux s'exprimaient. Le temps était ternaire et la troisième heure, l'heure pharaon était celle des Dieux.

Ce temps n'a plus de sens aujourd'hui et ce depuis la mise en place du barrage d'Assouan dans les années 1970. Grâce aux sciences de l'hydraulique et de la mécanique, il n'y a désormais plus de crue et le rythme de la vie est devenu binaire. Songe cependant à ce que devait être cette époque où la pensée fonctionnait sur ce moteur à trois temps. Quelque chose en est resté, je crois, dans cet Orient moyen et grandiose. Un peu de la magie des pharaons. Car le temps possède ici une autre saveur. Souvent, il demeure encore multiple et variable.

Je veux te donner un exemple trivial. Prenons le temps des touristes. Il peut être lent, fait de flânerie et de bronzage au bord de piscines somptueuses. Il s'agit d'un temps qui s'étire, presque à l'infini jusqu'à la rencontre des limites des vacances. Le temps se fait alors haché, précipité. Il faut plier les bagages, prendre l'avion, courir

et attendre. A l'inverse, le temps des touristes peut être fait de visites organisées. C'est un temps en boîte où tout est pesé, l'argent surtout. « Cinq minutes devant la stèle de Ramsès II et trois minutes dans le nilomètre ». Ce temps est précis, il a une valeur marchande. Il est partagé entre les touristes et les commerçants selon une stricte allocation des lieux et des espaces. C'est un temps rapide qui doit rapporter des souvenirs inoubliables aux uns, de l'argent aux autres.

Ce temps du touriste peut alterner autour de ses différentes modalités. Il peut se faire lent ou rapide et changer en fonction de l'heure et du lieu. C'est dans cette mesure qu'il est multiple et variable, beaucoup plus divers et riche que ton temps occidental, ce fameux « métro, boulot et dodo », compressé et sans véritables alternatives, ce temps que tu pratiques, si je m'en souviens, à la perfection.

Ici, en Orient et dans la vie de tous les jours, cette diversité est encore souvent conservée. Cela provient de ce que, pour beaucoup, le temps n'a pas la même valeur. Certains Occidentaux, fraîchement débarqués s'en irritent souvent. Devant chaque retard ou report, ayant l'impression de perdre leur temps, ils grommellent sur le manque de respect ou sur l'inorganisation. Ce faisant, ils ignorent ce magnifique cadeau que l'Orient leur fait : du temps rien que pour eux, un temps qu'ils sont libres de consommer à leur guise, un temps gratuit et inespéré.

Et alors, il arrive parfois un miracle. Certains de tes compatriotes, découvrent l'heure pharaon. Ceux-là sont perdus pour la France. Il ne reviendront plus jamais vivre au vieux pays.

Sans quitter vraiment ce sujet, il me faut te parler du granit. A Assouan, nous avons vu les carrières de granit qui ont fourni ces colonnes à tout l'Orient. Il faut que je fasse une pause pour t'expliquer. Car il s'agit là d'un nouveau fil. Un fil d'un tissage ancien, pourtant toujours très solide.

Nulle part en Syrie, au Liban ou en Jordanie, on ne trouve de granit. Pourtant, toutes les ruines romaines sont hérissées de ces colonnes qui ont ensuite été réutilisées dans les châteaux féodaux et jusqu'à l'époque moderne comme rouleaux compresseurs ou comme brise lame.

L'heure pharaon

Tout cela n'est rien si l'on n'imagine pas derrière chacune de ces colonnes des ouvriers à l'œuvre pour les tailler, les polir et les charger, des navigateurs pour leur faire suivre le Nil et d'autres pour leur faire traverser la mer. Des caravanes pour les acheminer à travers les montagnes, vers Baalbeck ou jusque dans les déserts de Palmyre ou de Pétra...

Une telle industrie colossale devait être faite de planification et d'organisation. Il devait donc y avoir une administration pour gérer ce flux qui perdura plusieurs siècles. Des comptes-rendus, des commandes et des archives. Des parcs à animaux et des dresseurs. Des artisans pour fabriquer les attelages qui résistent et d'autres pour les outils capables de tailler cette pierre si dure. Des paysans pour nourrir tout ce monde et des enseignants pour transmettre tous ces savoirs.

L'heure pharaon, en plus d'être magique, était particulièrement organisée.

Et tout cela, toute cette immense épaisseur a aujourd'hui presque totalement disparu. Il n'en reste que peu, simplement quelques creux dans les collines granitiques d'Assouan et tous ces nombreux chicots au sourire érodé, parfois encore dressés dans les paysages du Levant.

Il m'est alors venu une pensée. Je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui, dans notre belle et très rationnelle planète, en dépit de tous nos ordinateurs et de toutes nos gigantesques machines, nous soyons encore capables d'une telle œuvre. Bien sûr, on plaque du marbre ou du granit de-ci, de-là, mais justement on plaque. L'inverse serait trop cher. Il est difficile, ce jour, d'imaginer bâtir des pyramides. Déjà, le projet du tunnel sous la Manche, malgré une utilité évidente, avait été difficile à lancer, alors les pyramides ! Tout cela n'est simplement pas rentable.

C'était seulement à l'heure pharaon, lorsque le grand fleuve débordait que le peuple pouvait se consacrer à la réalisation d'œuvres grandioses et non rentables. C'est désormais presque fini. La mondialisation aidant, tout se calcule et tout s'évalue. Le temps n'y échappe pas. Est alors venue la mort tant annoncée des dieux. Ils ont été abattus par la modernité.

Pour en finir avec l'espace-temps de cet Orient moyen, je voudrais te dire les pays

où la carte recouvre simultanément plusieurs territoires. Je ne dis pas que ce sont cas uniques ou même rares, mais je voudrais simplement te raconter un pays où la superposition des territoires est particulièrement visible. C'est le cas par exemple de cette ville miracle, Dubaï au cœur des Émirats Arabes Unis. Poussée au creux du désert, arrosée de dollars et de pétrole, cette ville ne laisse certes pas indifférent. Aimée des uns, détestée des autres, c'est un symbole tapageur du luxe et de la démesure moderne. Mais ce qui m'est apparu comme le plus important, lorsque je l'ai visitée, c'est que j'y rencontrais non pas une seule ville, mais trois, emboîtées les unes dans les autres.

Il y avait tout d'abord la Dubaï, petit village bédouin. Les habitants y sont les mêmes que leurs cousins qui vivent sous des tentes en poil de chameaux en Jordanie ou qui gardent les chèvres plus haut en Syrie. Ils pratiquent la même hospitalité généreuse, la même gentillesse vis-à-vis de l'étranger et lui dispensent le même accueil. Ce sont les mêmes, sauf qu'ici, ils sont installés sur des puits de pétrole et que leurs tentes sont maintenant des palaces. Ce petit village est donc celui fastueux des très riches, de ceux à qui rien ne peut être refusé. C'est le village du pouvoir et de l'argent. Peut-être aujourd'hui le dernier village qui connaisse encore l'heure pharaon... A ce village se superpose la ville de la compétence. Il s'agit des ingénieurs, architectes, et médecins, De fait, ce sont tous les cadres supérieurs. Ce sont ceux qui conçoivent, inventent et maintiennent la grande ville moderne dans ses composantes techniques et sociales. Tous sont des expatriés très qualifiés attirés par les hauts salaires. Ils viennent de tous les pays du monde, et une grande partie sont des Libanais formés dans les meilleures universités. Nombreux, on les croise facilement, en particulier dans les embouteillages géants du matin ou de la fin de journée.

Enfin il y a la ville silencieuse du travail. Ce sont les ouvriers, les concierges, les taxis ou encore les domestiques, tous ceux qui occupent pour quelques dollars des emplois peu qualifiés. Ils viennent des pays les plus pauvres d'Afrique et surtout d'Asie. Ce sont les plus nombreux et pourtant on peut ne jamais les voir, ne jamais y faire attention, ne pas les côtoyer. Sauf qu'il suffit de sortir à la nuit tombée pour

les croiser par milliers sur les trottoirs où, debout, l'on pourra dîner chinois, indien ou nigérian. Tous, ils forment la très grande ville qui marche à pied et qui chuchote dans l'ombre toutes les langues.

Je me suis cependant demandé, ce qu'il adviendra de ces trois espaces ainsi imbriqués. Aujourd'hui l'équilibre fonctionne. Mais qu'en sera-t-il pour la prochaine génération, lorsque les enfants gâtés des uns se froteront aux enfants révoltés des autres ? Un diplomate occidental me faisait ainsi remarquer, qu'historiquement les régimes arabes étaient renouvelés par des révolutions de palais où les esclaves devenaient subitement les maîtres et ce, pour la plus grande gloire du très Haut !

Voyage

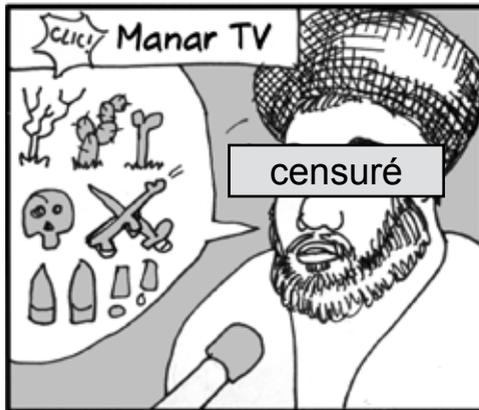
Des verts râpeux,
Cachent avec peine,
Des rouges profonds
De promesses difficiles à tenir.
Terre de printemps soulignée de basalte,
Pointillés arides, douceurs des dos de
laine.
Ce sont tapis en devenir,
Où festoyer de méchaouis.
Terre de printemps où l'avenir se fait,
Terre de printemps, douce pour pieds
voyageurs,
Car l'œil s'y repose et,
Les horizons y restent ouverts,
Y restent tout vert.

De Damas à Bosra, le 21 mars 2008

Géographie élémentaire



Télévisions



Nationalité libanaise



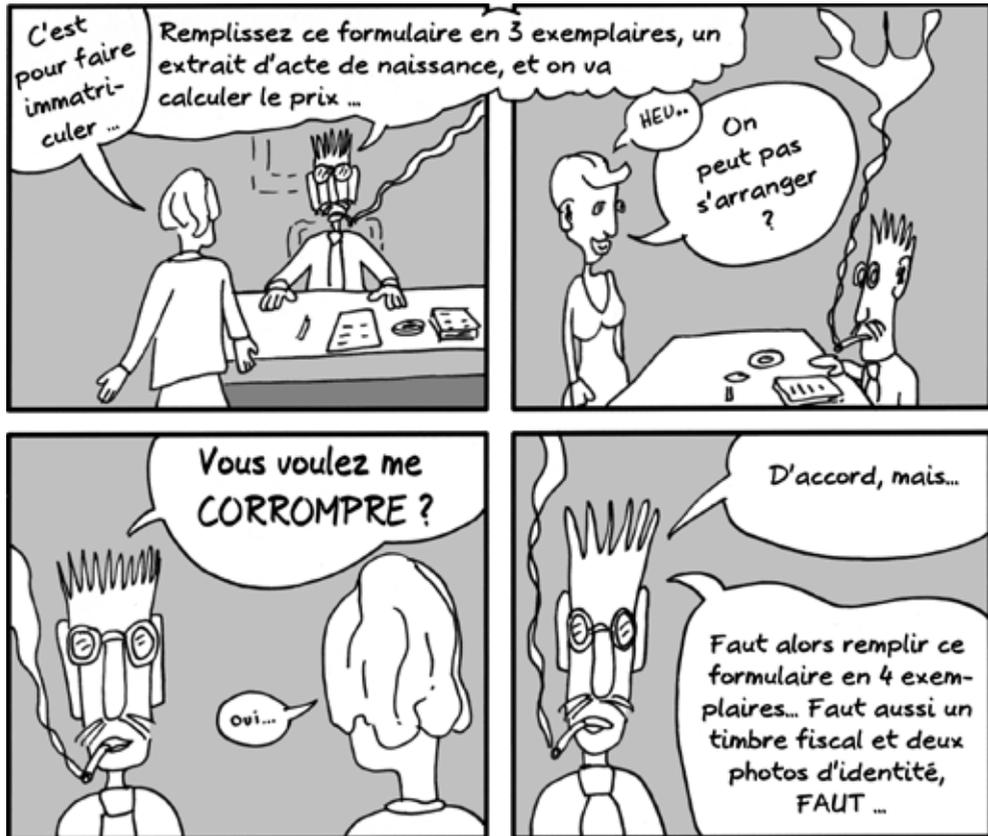
Enquête sociologique



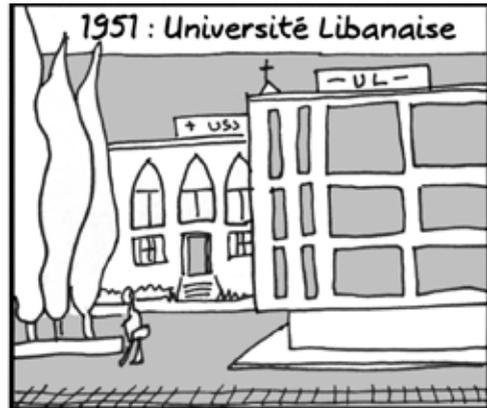
Darwinisme



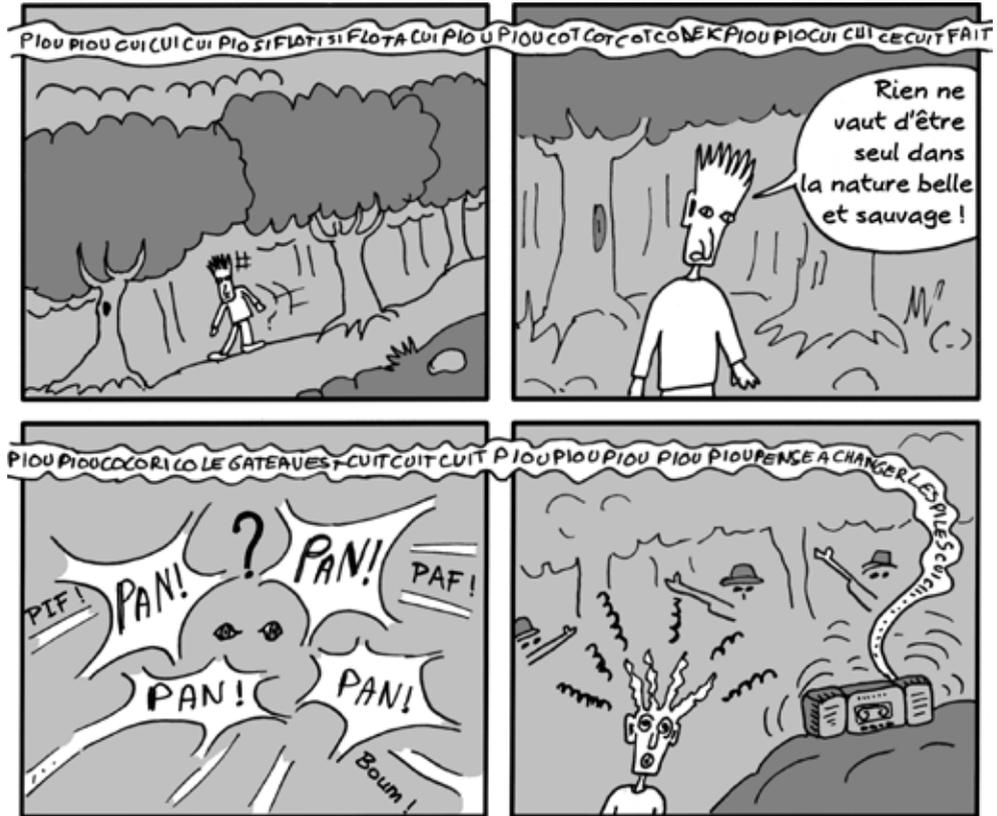
Corruption



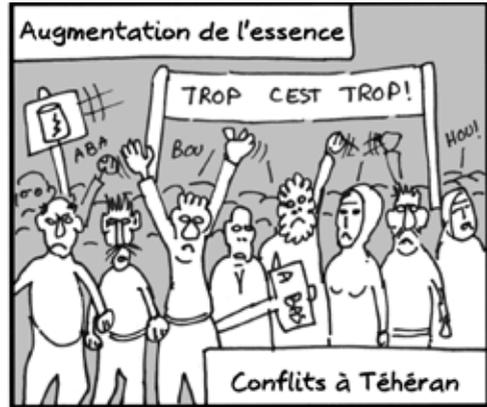
Société des savoirs



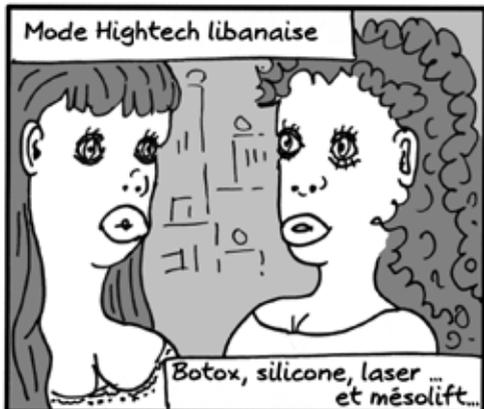
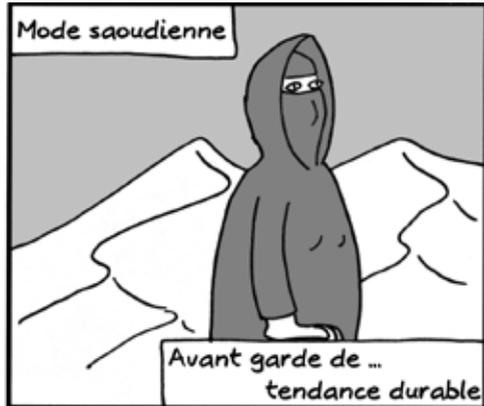
Chants d'oiseaux



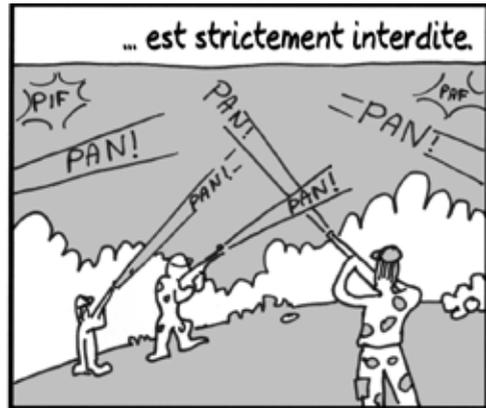
Inflation

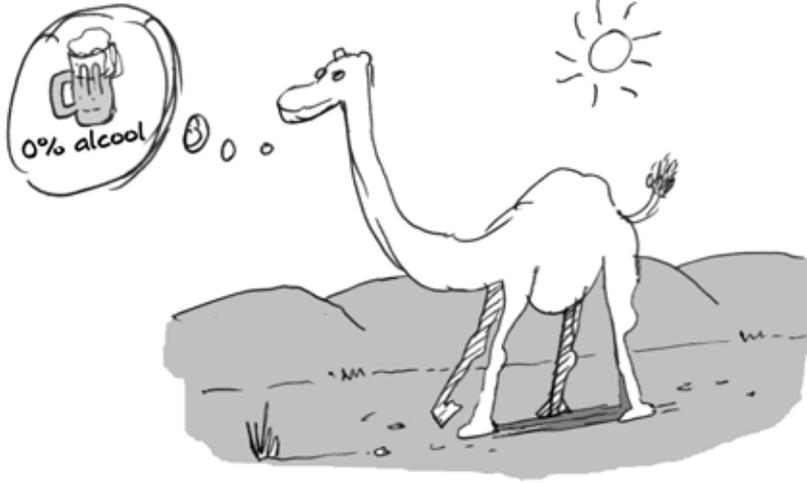


La mode orientale



Natalité





L'accueil et l'échange

L'accueil fait partie des éléments que j'ai le plus appréciés dans cette région qui pratique l'hospitalité comme un devoir, un principe de vivre et presque comme une forme d'art.

De tout temps semble-t-il, les orientaux ont pratiqué l'accueil du voyageur. Ceci est étroitement mêlé au commerce et au négoce. Nous avons tous en tête les exploits des phéniciens suivis de ceux des commerçants arabes et singulièrement l'image du marchand libanais. Un aspect particulier d'une telle ouverture ne s'envisage pas sans une certaine inclinaison et peut-être même un don pour les langues étrangères. Pour vous les Français qui avez construit, pour partie, votre gloire sur votre langue et qui continuez à en toucher toujours quelques dividendes, tout cela est probablement assez difficile à entendre, peut-être même à comprendre ou accepter. Votre République s'est en effet construite et développée sur une colonisation linguistique interne, écrasant ce que vous avez dénommé avec quelque mépris les «patois».

C'est ainsi que le breton, le basque, le provençal ou l'alsacien sont passés à la trappe de la diversité culturelle. Votre langue républicaine s'est ensuite répandue dans votre immense empire colonial en procédant de la même intransigeance vis-à-vis des cultures locales. C'est ainsi que le Français s'est tout d'abord implanté dans le monde, selon une planification violente, avec une volonté hégémonique et un grand mépris de l'altérité.

Aujourd'hui, drôle de pirouette, alors que l'anglais s'impose comme langue d'échange universelle, le français se revendique de la diversité culturelle. Pour se défendre, la francophonie, par un salutaire retournement, met enfin en avant certaines des valeurs qu'elle avait jusqu'à présent repoussées et ignorées.

La situation, ici est plus simple et plus sereine. Le multilinguisme et la diversité sont des données inscrites dans l'histoire et dans le patrimoine culturel. Quelle que soit l'époque, semble-t-il, le Liban et les pays voisins ont pratiqué le trilinguisme. Ainsi Jésus s'exprimait en araméen à une époque où l'administration romaine échangeait en latin et que la science et les arts se disaient en grecque. C'est d'ailleurs dans cette dernière langue que les évangiles ont été transcrits.

Mille ans plus tard, les croisés amenaient dans leurs bagages le bas latin, un ancien dialecte français de Normandie, dans une région où le peuple s'exprimait en arabe et en syriaque, langue descendante de l'araméen.

Quelques cinq à six siècles plus tard, sous l'empire ottoman, l'administration se faisait en turc et le commerce en génois dans une région essentiellement arabophone. On comprend un peu pourquoi personne ici n'a de complexe à pratiquer le français, l'anglais ou l'arabe, le tout parfois simultanément dans une même phrase.

Ainsi au consulat, mon assistante, en plus de ces trois langues, parle aussi le grec, tandis que ma comptable parle l'arménien. Ce sont là restes de l'histoire laissés par l'empire turc. De même, à Maaloula en Syrie, j'ai rencontré des gens qui avaient pour langue natale le Syriaque, antique idiome presque inchangé depuis les temps bibliques, cette époque où cette langue que tous parlaient a servi à transcrire une partie de l'ancien testament.

Aussi tu comprendras que c'est avec une grande gourmandise que je me suis attelé à cette belle tâche que d'apprendre à parler l'arabe. Ne ris pas trop vite de l'échec que déjà tu pressens et laisse-moi le soin de bien m'expliquer. Ce fût, en effet, l'occasion de voir et d'examiner mes propres limites. Lenteur de mon apprentissage, limite de ma compréhension et de ma capacité à mémoriser. Un exercice qui force à l'humilité, car soudain, je me suis retrouvé seul à ne pas en être capable. Tout le monde autour de moi pratiquait cette langue et moi seul n'y arrivais pas !

Bien sûr avec mon épouse, nous nous sommes acharnés à apprendre quelques mots et tournures de phrases. Nous nous sommes même essayés à les pratiquer dans la rue. Et maintenant tu peux te moquer, car ce fut assez drôle. Un ami algérien de passage à Beyrouth me disait qu'il avait l'impression d'entendre des Chinois essayer pour la première fois de s'exprimer en français. Très souvent les gens à qui nous nous adressions ne nous comprenaient pas du tout. Au Liban, la plupart nous le disait directement dans un français ou un anglais parfait. Le comble a été atteint à la frontière jordanienne lorsque le douanier s'est excusé devant notre arabe hésitant. Il nous demandait de lui pardonner parce qu'il parlait mal anglais et avait des difficultés à nous comprendre !

Heureusement que nos efforts ont parfois été récompensés par les sourires enchantés de personnes simplement heureuses que l'on s'intéresse à eux dans leur langue. Parfois les sourires étaient incrédules, d'autres fois ils semblaient surpris, souvent ils étaient accompagnés de rires et toujours d'une invitation au plaisir d'une discussion plus approfondie.

Pour résumer notre « parler », c'était celui du confort et de la frustration. Confort parce que partout nous pouvions nous faire comprendre et résoudre tous nos soucis, mais également frustration car notre niveau n'a jamais été suffisant pour pouvoir échanger des idées ou des pensées et que la moindre conversation intéressante nous échappait immédiatement.

Pour continuer sur l'accueil, je veux maintenant te dire la riche cuisine orientale, celle qui s'est développée et raffinée dans ce petit triangle qui passe par Beyrouth,

Alep et Damas, celle-la même qui aujourd'hui est fameuse dans le monde entier. Je t'en parle, à la fois pour te faire regretter de ne jamais m'avoir visité, à la fois car ce sujet est d'importance, tant il fait partie de la convivialité de l'Orient.

Pour vous les Français, la cuisine est un art qui lie tradition et luxe. La cuisine française est ainsi riche de très nombreux plats, d'origines populaires et régionales et qui ont doucement évolué vers des raffinements somptueux, selon un code qui s'est progressivement figé. A cette base sont venus ensuite se rajouter de nombreuses innovations, recherches et mariages heureux qui font aujourd'hui de votre cuisine un raffinement complexe et coûteux ancré dans la modernité.

Ici en Orient, si la cuisine peut aussi avoir ce côté luxueux et raffiné, elle est surtout un instrument de l'accueil et de la convivialité ancré dans les usages et la tradition. Ainsi, lorsque l'on est invité, la table d'hôte se présentera nécessairement surchargée de mets variés. Il s'agit du fameux mézéz libanais qui est fine explosion de goûts et de couleurs. Comprends bien, le premier repas est déroutant. On te fait asseoir et tu te retrouves entouré de mets dont tu ne sais rien, ni du goût, ni de la façon de les manger. On te donne un pain plat, parfois gonflé dont tu ne vois pas quel pourrait en être exactement l'usage. Bien sûr, tes hôtes sont parfaits et ils commencent à t'énumérer les plats, à te les décrire et à t'enjoindre à en goûter. Assez vite tu comprends que le pain sert à saisir et que ce que tu saisis ainsi est toujours délicieux. Tu prends confiance et tu en reprends, faisant passer l'ensemble grâce à ces vins libanais fort charpentés ou avec cet arak qui ressemble tant à ton pastis, mais qui, peu sucré, en diffère pourtant en prolongeant avec bonheur les senteurs locales.

Assez vite, tu es subjugué par tous ces mézéz. La diversité est extraordinaire, c'est un peu comme si ton hôte t'offrait l'ensemble des saveurs de l'Orient et qu'il te laissait toute liberté pour y batifoler. Car le repas se déroule exactement ainsi, en toute liberté. Contrairement à tes repas français tellement formels, ici pas de procédure. Tu pioches là où le cœur t'en dit, selon le chemin qui te convient : le repas se fait en mangeant. Pour te définir la différence, je dirai que c'est la même qu'entre un livre et un tableau. Tous deux peuvent être des œuvres d'art et tous deux sont

pourtant très dissemblables. Dans le livre, tout comme dans ta cuisine occidentale, il faut entrer mot par mot, ligne par ligne, plat par plat. Le déroulement est prévu et soigneusement codifié. Être ainsi guidé permet toutes les surprises, le suspens et l'étonnement mais interdit l'émotion de la liberté. En revanche, dans cette cuisine orientale, tout t'est offert, tout de suite, comme dans un tableau. A toi d'y construire ton chemin, selon ton goût, ta sensibilité et ton intelligence. Tu restes maître de ton temps et donc libre de mettre en scène tes plaisirs.

Rapidement, il faudra alors faire l'apprentissage de la modération, car trop souvent les tables débordent de plats et il est délicat de s'y frayer un juste chemin. L'exercice n'est pas facile. Il convient, en effet, ni de froisser ton hôte, ni de sortir de table frustré, tout en prenant un plaisir raisonnable à cet immense bonheur de cet art séculaire...

Dans cette même veine, un des événements importants du temps social est le Ramadan. Ce mois consacré au jeûne religieux rythme avec force toute la société. Basé sur les lunaisons, il change de date chaque année, se déplaçant de dix petits jours dans notre agenda solaire. Ce simple élément fait que le Ramadan, tout en étant incontournable et récurrent dans le calendrier, n'est jamais une institution ancrée dans nos temps occidentaux, comme Noël ou Pâques.

Paradoxalement, c'est pendant ce mois que la cuisine libanaise est la mieux mise en valeur. La privation aboutit, en effet, à des repas somptueux, riches et très variés. L'accueil y est alors chaleureux et généreux. Car le mois du Ramadan est aussi le mois des invitations pour les Iftars, ces repas où l'on rompt collectivement le jeûne. C'est d'ailleurs une riche période où le travail est allégé et où l'on se laisse vivre dans un temps presque ralenti, comme en attente. Les repas prennent alors une importance considérable et la qualité de la cuisine en est rehaussée.

Enfin, petites remarques pour clore ce chapitre, le jeûne du Ramadan est une opération collective dont le poids social est très fort. Ainsi j'ai rencontré plusieurs fois des musulmans qui ne le pratiquaient pas systématiquement en privé, sans toutefois le reconnaître ouvertement. C'est qu'ici et contrairement à ton pays individualiste, la

Lettre d'un printemps qui dure ...

pratique des religions est tout à fait collective.

C'est aussi un moment, où en théorie tout le monde devient plus égal devant la privation et la souffrance du corps. J'ai cependant assez vite découvert que ces moments difficiles renforçaient au contraire les inégalités sociales. Ainsi, par exemple, le jeûne pratiqué par mon concierge, obligé de se lever tous les matins tôt et de se tenir à disposition toute la journée dans la chaleur abrasive de l'été n'a rien à voir avec, dans le même immeuble, celui effectué par ce gros médecin qui dort jusqu'en milieu d'après-midi et supporte les grandes chaleurs en mettant la climatisation à fond...

St Siméon

Caillou.
Champs des cailloux.
Est-ce des notes
Ce que je vois ?
Blanc sur terre rouge,
Dans ces chants,
Arides.

Chant des Oliviers !
La lumière est dure
Sur cette terre si crue.

*Eh là !
Là ?*

Une colonne ronde.
Non, vous ne comprenez pas.

Ronde comme une sphère.
Enfin, un peu moins.
Oui, c'est cela,
Une colonne ronde,
Où a vécu un saint,
Un saint homme.
Et où a poussé une église.
Une église de pierre,
Note minérale,
En fleur,
Dans ce chant des Oliviers,
Sous cette lumière crue,
Dans cette terre dure.

Un caillou,
Une fleur de pierre.
Une colonne toute ronde.

Alep le 20 juillet 2007

Débat télévisé



Cours d'arabe libanais



Chirurgie esthétique



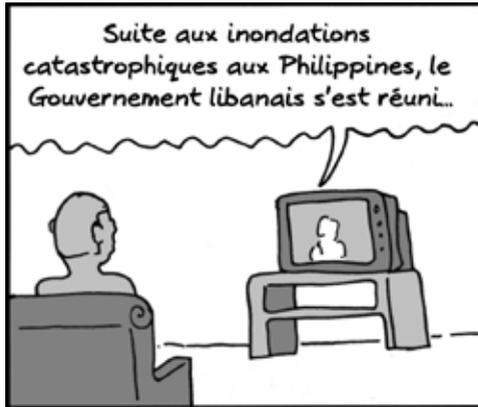
Salamalescs



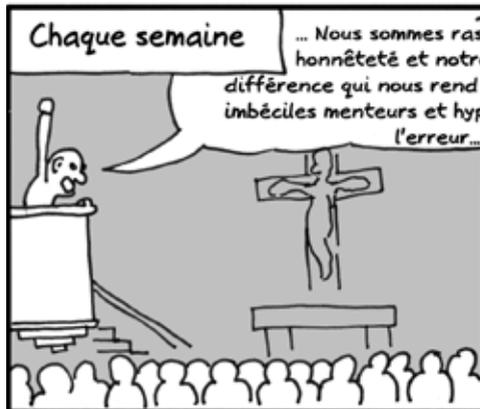
Parc à bonne



Aide aux Philippines



Religions





Le goût de la cardamome...

Voilà.

Voilà, tu m'as connu bavard et je pense que tu me retrouves écervelé. Car j'ai déjà beaucoup parlé, écrit et discoursu pour finalement bien peu dire.

Ainsi, même si le temps t'en a paru long, je ne t'ai pas conté les ciels lourds de pollution et le bruit qui ronge les villes. Je ne t'ai pas dit les mille défauts qui font de ce beau pays une calamité même si, malgré tout, on en vient à aimer cette calamité.

Certes aujourd'hui, le Liban est une bonne publicité contre le libéralisme. Tout ici indique ce à quoi trop peu d'État peut conduire, en terme de pollution, de désordre et de mépris des droits humains.

Non, tu ne m'as pas compris, il ne s'agit pas de barbarie ou d'autres atrocités. Simplement il s'agit d'une sorte de gangrène de cette prééminence du privé. Pas ou peu de vrai État, mais une privatisation de la vie publique. Ainsi, par exemple, nous avons ici l'un des téléphones les plus chers du monde, un réseau Internet ridicule et

pour les plus pauvres, des conditions de travail bien souvent terribles.

Pas d'État, cela veut dire que beaucoup, les plus puissants, peuvent faire ce qu'ils veulent et notamment participer à une dégradation nette de l'environnement. Sais-tu par exemple que la décharge publique de Saïda se trouve dans la mer ? Peu d'État, cela revient à la disparition de cette mémoire que je t'ai tant vantée. C'est ainsi que, par exemple, le vieux Beyrouth disparaît, maison par maison sous l'assaut des entrepreneurs. Pas d'État, c'est aussi une augmentation de la pauvreté de la masse concomitante à l'accroissement des richesses d'une élite corrompue. Peu d'État, c'est également ce qui permet ces luttes féodales au nom d'un confessionnalisme prétexte. Car si l'on parle de dix-huit confessions au Liban, dans la réalité, il n'y en a qu'une, celle du matérialisme, tant la vraie spiritualité est trop souvent oubliée.

Enfin, je t'ai beaucoup parlé du Liban, beaucoup plus que de toute la région et il ne faut pas que tu t'y trompes. Le Liban, est et reste un petit pays. Un tout petit pays pas plus grand qu'un de tes départements français, juste peuplé de quatre millions d'habitants. Et quoi qu'en disent avec fierté ses habitants, c'est un trop petit pays pour de vrais intérêts stratégiques. En réalité, les affrontements n'y ont que peu de portée, même s'ils y sont malheureusement tout à fait meurtriers.

Reste tout de même, malgré le temps compressé dans lesquels nous vivons, ce temps qui fuit sans qu'on ne puisse en apprécier toute la magie, reste sur ma langue le goût de la cardamome, ces matins lumineux de printemps où j'ai appris à boire les cafés que certains disent turcs, d'autres arabes et parfois d'autres encore grecs ou chypriotes.

On pourrait se laisser à penser que le café est un produit universel de la mondialisation. Mais un café à Damas n'est pas vraiment café à Rome et café à Tripoli n'est pas plus café à Washington. C'est café profondément vivant dont la saveur est tout aussi unique et entière que ce pays qui m'entoure. Si l'on fait l'effort d'apprendre à le connaître, on ne peut que s'y attacher, l'accepter et finalement l'aimer. Commenant à le comprendre, tu te laisses alors à lui donner ces instants nécessaires de respiration. Et dans cette grande courtoisie de l'échange, tu prends enfin ton temps pour

Le goût de la cardamome

ne pas en avaler le moult amer.

Le laissant enfin reposer dans le claquement des jetons de tric-trac, tu vas alors entrer peu à peu dans cette heure pharaon, celle qui a ce goût merveilleux de la cardamome...

Très cher ami,

Je comptais seulement te jeter quelques lignes et me voici te lançant un pavé dans les bras !

Souhaitant que celui-ci ne t'ait pas trop assommé et espérant que tu aies pu en comprendre et en percevoir, non ce que j'en ai dit, mais surtout, la richesse et la profondeur de ce que j'en ai vécu, je te souhaite un printemps occidental serein tout en promettant de te serrer très prochainement dans mes bras,

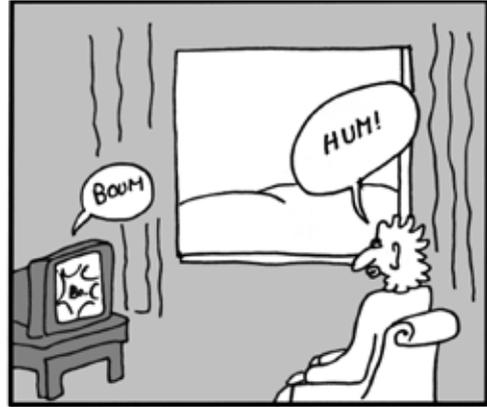
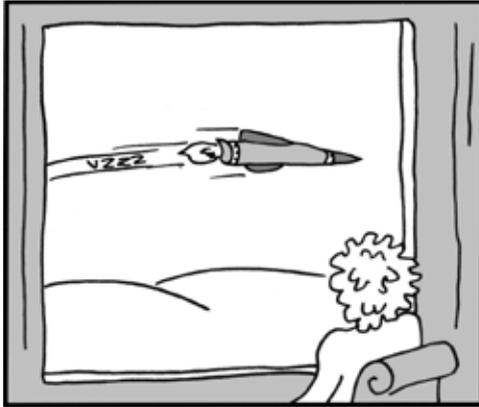
Avec toute mon amitié désintéressée,
Le Consul Ordinaire du Gratemoila,

A Beyrouth, ce premier janvier 2010

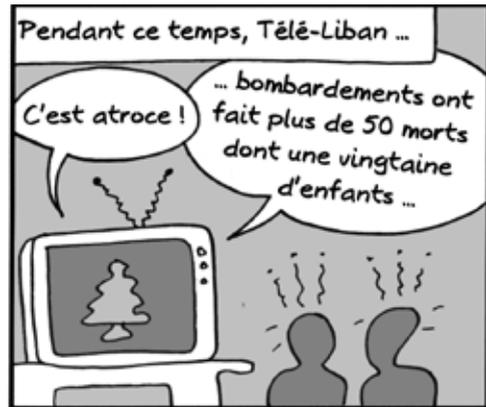
Confessions



Tir de missile



Guerre ... des médias





Mémo final

Le Haut-Duché du Gratemoila est un immense pays partiellement européen, réputé pour sa francophonie aveugle et béate, ses plaisanteries presque gauloises et sa joie de vivre alcoolisée. Sa capitale Issy-Saglatte est un haut lieu des arts et de la culture mondialement reconnu pour sa tolérance et sa permissivité. C'est aussi le siège du parlement stochocratique, élu tous les trois ans par tirage au sort parmi la population active et présente sur le territoire. De même, du fait d'un égalitarisme forcené et maladif, les métiers les plus en vue dans le haut duché sont attribués par tirage au sort. C'est ainsi que sont nommés, tous les quatre ans, les différents consuls du Gratemoila et, en particulier, le Consul Ordinaire de l'Orient Moyen, celui-là même en poste à Beyrouth, Liban.

Le dernier Consul Ordinaire en date, son excellence Abou Kooki, a été tiré au sort 14ème sur la liste d'attente, lors de la guerre de 2006. Aussi, après le désistement de tous ses collègues, il a finalement été nommé à ce poste. Ses précédentes fonc-

tions étaient chauffeur et garde du corps de celui dont il allait devenir l'ami et le confident, le Consul Général de France au Gratemoula, Hervé de la Moite-motte.

Le texte de la lettre adressée à Son Excellence M. de la Moite-motte est illustré par des Télégrammes Diplomatiques dessinés et chiffrés à la mode du Gratemoula. L'auteur dessinateur de ces télégrammes est le chef du bureau du chiffre du ministère des affaires qui grattent, Dr. Albert Karim, surnommé AK46 depuis qu'il a atteint ce bel âge de 46 ans.

Les poèmes sont issus du service de la propagande du Consulat. Ils sont l'œuvre de la charmante et pittoresque Mlle Angèle Kidence.

Des fautes d'orthographe ont été introduites pseudo aléatoirement dans le texte de la lettre par le service du protocole afin de ne pas heurter l'orgueil du lecteur francophone moyen et notamment celui de Son Excellence M. de la Moite-motte, piètre écrivain et médiocre grammairien. Les erreurs orthographiques les plus truculentes sont l'œuvre de Sir Alphonse Kiplisse, stagiaire-dactylo de nationalité indéterminée, exploité sur contrat local et sur strapontin éjectable par le Consulat.

Le titre de la lettre a fait l'objet d'un concours international lors des journées de la Francophonie de 2010. La lauréate, Mlle Aude Kipète, vieille fille très dynamique de 93 ans, a déclarée en avoir eu l'inspiration, lors d'une nuit d'insomnie, alors qu'elle regardait, en larmes, pour la trente quatrième fois la fin du vingt septième épisode de la huitième saison de sa série culte, « Plus blême la ville ».

Le texte presque entier de la lettre a été rédigé à partir de notes éparses, abandonnées par un étudiant stagiaire issu de l'université virtuelle du Moyen-Orient. Le consulat a perdu la mémoire du nom de cet étudiant, ce dernier ayant été renvoyé après avoir couché avec la jeune assistante et parfois maîtresse du Consul. Il est, par ailleurs, à noter que, sous la ferme et juste pression du Consul, cet étudiant n'a réussi à obtenir qu'une très médiocre note pour son stage.

Le texte final a ensuite été compilé par un second stagiaire, Abel de Kadix qui a été constamment tenu éloigné de l'assistante du Consul et c'est peut-être en cela que son travail fut finalement assez utile.

Aussi, le lecteur qui a bout de patience et d'abnégation a pu arriver au bout du texte est en définitive fort méritant et de ce simple fait mérite toute l'expression de notre profonde sympathie et de notre respect le plus étonné et chaleureux qui soit. Non, n'ajoutez rien, ce devait être dit...

AK/16

Omanité

Hier, j'étais avec des amis,
Le ciel de sable soufflait
Mille bougies chaleureuses,
Pour fêter,
Du hérisson minéral
L'éternel anniversaire.

Folles étincelles de cailloux,
La fête était brûlante
Nous étions des invités
Ensablés et choucroutés,
Parmi,
Fourmis saccadées et,
Scarabées trop pressés...

Seule de toute la troupe,
La petite fleur était oubliée,
Pâle, anémiée,
Et,
Agrippée à son roc.

Nourrie de sable et de rosée,
Pleurant de graines sèches,
Elle,
Elle nous promettait... tardive-en-
geance.

Mascate, le 27 mars 2010

Ce texte est publié à leditionde.ngaoundaba.com et en conséquence,
est librement téléchargeable à l'adresse suivante :

<http://leditionde.ngaoundaba.com>

Les dessins sont disponibles sur le site du consulat
du Gratemoila en Orient moyen à l'adresse suivante :

<http://www.kooki.org>

